

Dominique Moïsi

LEÇONS DE LUMIÈRES



LEÇONS DE LUMIÈRES

DU MÊME AUTEUR

Crises et guerres au XX^e siècle : analogies et différences (dir.), Ifri, « Travaux et recherches », 1981.

Le Système communiste : un monde en expansion (dir.), Ifri, « Travaux et recherches », 1982.

Le Nouveau Continent. Plaidoyer pour une Europe renaissante, avec Jacques Rupnik, Calmann-Lévy, 1991.

Les Cartes de la France à l'heure de la mondialisation, dialogue avec Hubert Védrine, Fayard, 2000.

La Géopolitique de l'émotion. Comment les cultures de peur, d'humiliation et d'espoir façonnent le monde, Flammarion, 2008 ; Champs actuel, 2011, nouvelle édition 2015.

Un juif improbable, Flammarion, 2011.

La Géopolitique des séries, Stock, 2016.

Le Nouveau Déséquilibre du monde, Éditions de l'Observatoire, 2017.

Dominique Moïsi

LEÇONS DE LUMIÈRES

L^Éditions de
L^Observatoire

ISBN : 979-10-329-0661-3

Dépôt légal : 2019, mai

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour Mila et Yara, mes petites-filles.
Pour qu'elles puissent,
comme leur grand-père jusqu'à ce jour,
vivre dans la paix et la liberté.*

PRÉFACE

Le monde vu d'Oxford

Blackwell est la plus grande librairie d'Oxford, la plus ancienne aussi. Depuis de nombreuses années, on s'y retrouve au premier étage, dans un salon de thé dont l'atmosphère ne saurait être plus britannique. Pourtant, en cette froide matinée de janvier 2019, j'ai l'impression d'avoir pénétré par effraction dans un roman de Sándor Márai, l'un des plus grands écrivains hongrois du XX^e siècle. Je suis dans *Braises*. C'est l'heure de la confession et de l'échange après une longue histoire, certes plus politique que personnelle. Ne manque que la cheminée et ses braises. Il est vrai que je rencontre ce matin-là l'un de mes proches amis anglais. Au début des années 1990 nous

avons pris l'habitude de cosigner des articles dans la presse internationale, avec un troisième complice de nationalité allemande. Le mur de Berlin venait de tomber. Portés par l'espoir, nous étions sur l'offensive. Il nous fallait créer des faits accomplis, consolider l'Europe derrière les valeurs démocratiques auxquelles nous croyions farouchement. Notre victoire, car nous la percevions ainsi, nous avait pris par surprise. Elle s'était en tout cas produite plus vite que nous l'espérions. Aujourd'hui, presque trente ans plus tard, le cours des événements nous a également pris de court. Nous ne nous attendions pas à ce retournement de situation, en tout cas pas si brutalement.

En 1989, les dominos tombaient dans la bonne direction. L'un après l'autre, les pays d'Europe centrale et orientale se défaisaient du joug soviétique et de la lourdeur de leurs habits socialistes. L'« Europe kidnappée », pour reprendre la belle formule de Milan Kundera, retrouvait son histoire et sa géographie. En 2019, les dominos continuent

de tomber, mais cette fois-ci dans la mauvaise direction. On ne célèbre plus la « fin de l'Histoire », comme le faisait, imprudemment, dès 1992, Francis Fukuyama. On spéculait sur la « fin de la démocratie ». L'hiver n'approche pas, il est arrivé. Dans une des plus belles œuvres de sa maturité, l'oratorio *La Création*, Joseph Haydn, par des notes introductives d'une surprenante modernité, décrit le chaos du monde tel qu'il existait avant que Dieu crée le jour et la nuit, le ciel, la terre et la mer. Aujourd'hui, ce n'est pas l'ordre qui succède au chaos, c'est l'inverse. Un ordre international – qui a plus ou moins préservé la paix globale pendant plus de soixante-dix ans – se termine et aucun ordre nouveau ne prend sa place. Un des livres qui m'avait le plus frappé, lorsque jeune étudiant j'arrivais à l'université de Harvard, au début des années 1970, était les Mémoires de Dean Acheson, *Présent à la Création (Present at the Creation)*. Dans ce livre, l'ancien secrétaire d'État du président Truman, candidat malheureux à sa succession, évoquait la

construction de l'ordre libéral et multilatéral de l'après-Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, à l'inverse, nous avons l'impression, mon ami anglais et moi-même, d'assister – spectateurs engagés et terrifiés à la fois – à la déconstruction, sinon à la destruction de ce monde que Dean Acheson décrivait si bien.

Comment pouvons-nous freiner, sinon bloquer ou, mieux encore, inverser ce processus de déconstruction ? La bataille n'est perdue que lorsque l'on se résigne à ce qu'il en soit ainsi. Annoncer aujourd'hui la défaite inévitable de la raison est aussi peu réaliste que pouvait l'être la proclamation triomphante de la fin de l'Histoire hier. C'est avant tout une affaire de pédagogie et d'éducation. Il appartient à notre génération de septuagénaires, qui a connu la division de l'Europe, de transmettre un message d'espoir et de volonté à cette partie de la jeunesse qui serait tentée par le cynisme, voire le nihilisme. Nés peu de temps après la Seconde Guerre mondiale, nous avons grandi de

manière métaphorique à l'ombre du mur de Berlin. Qui n'a pas traversé Checkpoint Charlie, le point de passage obligatoire pour les étrangers entre l'ouest et l'est de la ville, ne peut comprendre ce qu'est l'absence de liberté. En 1981, alors même qu'avait lieu en Pologne la prise du pouvoir par le général Jaruzelski, je me trouvais à Bucarest, dans la Roumanie socialiste du couple Ceausescu. La peur était palpable, l'air comme raréfié. Pour économiser l'électricité, les lumières étaient blafardes. Le despotisme y était tout sauf éclairé.

La jeunesse d'aujourd'hui qui a parcouru l'Europe grâce au programme Erasmus ne peut comprendre qu'avant *L'Auberge espagnole*, célébrée par le cinéma de Cédric Klapisch, il existait dans une partie de l'Europe une réalité infiniment plus sombre. On ne peut expliquer ce qu'est la liberté à ceux qui l'ont toujours connue qu'en évoquant son absence.

Cette pédagogie de la liberté est essentielle, mais ne suffira pas si elle n'est pas

accompagnée, soutenue, par des dirigeants responsables qui rejettent le cynisme et savent faire preuve de lucidité et de courage.

Comment faire passer à la jeunesse l'idée que l'Europe aujourd'hui se trouve confrontée à un double défi existentiel, de nature géopolitique et politique ? Et que ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement la liberté, mais la paix. La nouvelle bipolarité qui est en train de se mettre en place entre les États-Unis et la Chine nous condamnerait à l'inexistence internationale si nous restions divisés. Voulons-nous être sur le menu de l'Histoire qui se fait ou plutôt se défait sous nos yeux, ou être assis à la table des convives ? La victoire des populismes nous ramènerait près d'un siècle en arrière et nous confronterait aux pires démons de notre passé si nous nous y résignons. Sommes-nous incapables d'apprendre de l'Histoire ? Est-ce cela que nous voulons ? Est-ce l'avenir que nous nous contentons de laisser à nos enfants et petits-enfants ?

Il ne s'agit pas de s'indigner, mais de se réveiller. Face à ce double défi existentiel

tant externe qu'interne, il n'existe qu'une seule réponse, l'Europe ; qu'une seule arme, l'esprit des Lumières ; qu'un seul combat, celui qui concilie humilité et ambition, respect et solidarité, pédagogie et courage.

Un toujours jeune peintre, dans sa centième année, Pierre Soulages, peut nous servir de guide, presque d'éclaireur au sens le plus physique du terme, en cette période particulièrement sombre. Dans son œuvre, le travail incessant, répété, sur le « noir absolu » finit par produire de la lumière. C'est l'objectif qu'il recherche et atteint. Il nous donne à sa manière des raisons d'espérer. Faut-il attendre le noir absolu pour retrouver la lumière ? Nous en sommes déjà au gris très foncé. Il n'est pas sage d'attendre pire encore pour rebondir.

Ce court plaidoyer a pour origine le discours de réception du prix Spinoza, prononcé par l'auteur à La Haye le 22 novembre 2018. Spinoza était un homme lucide, courageux, ouvert, très en avance sur son temps. Kant et Goethe l'admiraient, sans oublier

Nietzsche. Il peut lui aussi nous servir de boussole en ces temps troublés et troubles.

Je dois à François Couperin l'inspiration du titre de cet essai. *Leçons de ténèbres* : c'est le nom donné par l'un des plus grands compositeurs de son temps à une série de pièces musicales, s'inspirant des *Lamentations de Jérémie*, écrites en 1714 pour les religieuses de l'abbaye de Longchamp. Les ténèbres auxquelles il faisait allusion étaient bibliques plus qu'historiques, intérieures plus que politiques bien sûr. Les pages qui suivent se veulent des « leçons de Lumières ». Pour « temps de ténèbres », ajouteraient les plus pessimistes.

CHAPITRE 1
OU
Première leçon de Lumières

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. » Ce vers de Lamartine, extrait de ses *Méditations poétiques*, résume la situation nouvelle dans laquelle l'Europe se trouve désormais sur le plan géopolitique. L'être qui lui manque n'est pas l'aimée disparue, mais l'allié proche et lointain à la fois, l'Amérique, cet allié envié, dénigré, dénoncé – souvent à raison – pour ses emportements égoïstes, ses aventures militaires coûteuses et dangereuses, ses pressions, ses chantages ou ses reniements. Mais l'allié des bons comme des mauvais jours, qui nous faisait en dépit de tout, et surtout de lui-même, placer la géographie des valeurs avant la valeur de la géographie. Le pays avec lequel, nous, Français,

partageons une inspiration philosophique et une histoire souvent commune, depuis les révolutions du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Et une même revendication d'universalisme. Une sorte de jeune grand frère protecteur, grandi trop vite, sans qui nous n'aurions sans doute pas pu revivre dans la paix, la liberté et la prospérité au cours des soixante-dix dernières années. Un grand frère « castrateur » aussi pour une grande partie des pays de l'Union qui lui ont confié leur sécurité de manière totale. C'était si confortable, si économique, si rassurant surtout. Ces pays n'avaient pas à décider, l'Amérique le faisait pour eux. On parlait parfois de « danemarkisation » de l'Europe pour qualifier cette confiance absolue en l'Alliance atlantique.

Pour un État comme le Danemark, la sécurité du pays ne pouvait reposer que sur la protection américaine. Ainsi l'Europe – étrangeté physiologique – a-t-elle pu connaître tout à la fois une crise de croissance – avec un élargissement à l'est et au centre venu sans doute trop tard sur le plan

émotionnel (en 2004, près de quinze ans après la chute du mur de Berlin) et trop tôt au niveau politique, avec une intégration institutionnelle économique et juridique très en retard sur les prévisions – et une forme de refus de grandir comme *Le Tambour* dans le roman de Günter Grass.

Sans en tirer jusqu'à présent toutes les conclusions, sans en avoir même une conscience claire, le monde est aujourd'hui orphelin de cette Amérique universaliste, optimiste et en faveur du multilatéralisme. Si en Asie, l'Inde et le Pakistan, deux puissances nucléaires, sont au bord du gouffre au Cachemire en ce début d'année 2019, c'est avant tout parce que l'Amérique ne leur sert plus de tampon modérateur, d'intermédiaire raisonnable et parfois exigeant. Si le Moyen-Orient donne plus que jamais le sentiment d'être un bateau ivre, c'est aussi parce que les États-Unis, après en avoir fait « beaucoup trop », ont décidé de s'en retirer de manière aussi irresponsable que pouvait l'être leur excès d'engagement hier. Le seul

continent où l'Amérique joue encore un rôle décisif est celui où elle devrait agir avec le plus de prudence et de réserve, l'Amérique latine, trop proche par la géographie, trop lointaine par le cœur.

S'il est une partie du monde qui est plus orpheline de l'Amérique que d'autres, c'est bien l'Europe. Parce que l'Amérique – communauté de valeurs, d'intérêts et de culture obligent – y « était plus ». Parce que face à la menace soviétique, puis au danger russe, les Européens s'étaient habitués, paresseusement, à attendre beaucoup plus d'elle.

L'Amérique a en effet constitué, pour nous, Européens, au cours des soixante-dix dernières années une forme d'assurance-vie ultime pour notre sécurité.

Mais à cette époque l'Amérique était encore, pour le meilleur et parfois pour le pire, le chantre de la démocratie, et l'arbitre sinon le gendarme du monde.

Aujourd'hui, cette Amérique a disparu et elle n'est sans doute pas près de revenir, hormis à la faveur d'une élection présidentielle